

DE FLAMME ET DE NEIGE

Tome 1



Colloquio tra baute - *Pietro Longhi*

Wilfrid Sébaoun

DE FLAMME ET DE NEIGE

Poèmes

Tome 1

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-23-8
© Les Éditions de la reine Mab, 2013

I

La poésie est une langue à part que les poètes peuvent parler sans crainte d'être entendus, puisque les peuples ont coutume de prendre pour cette langue une certaine manière d'employer la leur.

JEAN COCTEAU

Préface de Clair-Obscur

Tout est secret pour qui sait lire.

MAX JACOB

Scène de basse-cour

*Parting with Thee reluctantly,
That we have never met,
A Heart sometimes a Foreigner,
Remembers it forgot —*

EMILY DICKINSON

CLOCHES VIVANTES

« La guerre ! » annonce le tocsin.
Un jour ordinaire décline,
Sonnent des ombres clandestines
Dans le cœur lourd d'un orphelin.

Dans un avenir noir s'enfonce,
Sans un cri, perdant son sang, nu,
Avec ses secrets, méconnu,
Un soleil couronné de ronce.

Qui dans le monde se souvient
Du vieux drame, du vieux mystère,
La mort inavouée d'une mère ?
Les cloches n'en révèlent rien.

Seul Dieu sait que quand la nuit tombe
Commence le cheminement,
Dans l'âme infirme d'un enfant,
De poèmes vers une tombe.

PIERROT ET SON RÔLE

Sur ma bouche est peinte la souffrance
Mais on me demande, — avec insistance,
Comme il se doit —,
D'extraire du bout de mes doigts
Quelque chose de drôle.
Je hausse les épaules,
Et souris.
— De sourire quand il est triste
Pierrot a pris le pli :
C'est son rôle d'artiste.

Un jour dans le train
De Venise à Milan à Turin,
Au lieu de tremper ma plume,
Comme de coutume,
Dans mes larmes et mon sang,
Je la tremperai simplement
Dans l'oubli de l'amour, de la mort et de la Bible.
— Mais non ! c'est impossible.

UN MATIN DE FÉVRIER

J'ai cru avoir fait un poème
Qui te convaincrait d'essayer
Avec moi d'alléger nos peines
Et même de les oublier.

Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve !
Lorsque je me suis réveillé
Les toits étaient couverts de neige,
Le ciel semblait me reprocher
Mon chagrin d'avoir perdu celle
Qui n'avait jamais existé.

DÉDICACE

Comme tu sais,
Je n'écris pas dans la plus belle salle
Ni sur les marches d'un palais,
Mais en mer, à fond de cale.
Mes poèmes, qui valent ce qu'ils valent,
Ne sont pas pour tout le monde,
Ils ne sont que pour toi,
Pour toi, et pour toi, —
Toi la brune, toi la rousse, toi la blonde.
Je ferai mieux la prochaine fois.

VOCATION

Suis-je poète ? — J'appartiens
Pour toujours à la confrérie
Des hommes qu'une nostalgie
Veut fidèles comme des chiens.

Tant bien que mal mon cœur s'adonne
Avec un modeste talent
À l'art d'inventer quelque chant
Qui plaise au cœur de la Madone.

Mon cœur n'en fait pas un secret,
Son seul désir est d'être digne
De reconnaître quelque signe
D'amour dans un simple portrait.

Peinture ou statue, peu importe !
Si une image fait rêver,
La Madone sait s'y montrer
À un cœur qu'elle reconforte.

UNE LAMPE

Faut-il donner une voix
À cette si discrète lampe
À qui je parle parfois
Quand au fond de mon âme rampe
Un vœu de mauvaise foi ?

Que sait-elle de ces poèmes
Que mon sang veut m'arracher ?
Je lui en explique le thème :
Mon labeur pour être aimé
D'un aveugle fantôme blême !

Ce que je lui dis tout bas
N'est peut-être qu'un long délire.
Je ne l'interroge pas :
Que pourrait-elle bien me dire
Que mon cœur ne sache pas ?

Devant elle, je le dénude,
Ce cœur, qui se sait mauvais,
Résigné à son destin rude,
Aux rêves vains, aux regrets,
Non, pourtant, à la solitude !

Quand, vers la fin de la nuit,
Je m'imagine vieux squelette

Veillant près d'elle sans bruit,
Je m'exclame : « Ah ! comme c'est bête
D'écrire quand le temps fuit ! »

Sa mémoire est-elle assez bonne
Pour que de ses souvenirs,
Si mon fantôme m'abandonne,
Elle puisse secourir
Mon cœur, comme fait la Madone ?

AVEC UNE OMBRE DE DOUTE

S'il m'arrivait un jour de plaire
À une femme aux yeux plaisants
Je saurais probablement faire
Au moins un poème amusant.

Et je ferais alors peau neuve
Bien volontiers... Hélas ! jamais
Je ne serai mis à l'épreuve.
C'est justice : je suis trop laid !

Faire pitié, voilà le rôle
Pour lequel le sort m'a choisi.
Mes poèmes ne sont pas drôles,
J'ai quand même un cœur, pensez-y.

L'ART ET LA RÉALITÉ

Jusqu'à quel point l'amour peut-il changer
D'une femme âgée le corps, dans l'esprit
D'un homme âgé qui se sent obligé
De feindre un désir qu'il a désappris ?

Le sculpteur peut donner à sa statue
Toute l'énergie de l'archer antique
Bandant l'arc, — mais au Philémon classique,
Qui à rassurer Baucis s'évertue ?

RECETTE

Tu abolis les privilèges
Des nuits qui enfantent les neiges.

Tu noues les étoiles
Deux à deux,
Après quoi tu dévoiles
Ce nouveau ciel aux amoureux.

Tu fais retourner à la chair
Les rêves issus de la chair,
Afin qu'ils se fassent chair.

ART POÉTIQUE

D'où tu es, tu vois que je m'acharne
À te parler, à voix basse ou tout haut,
En choisissant le langage qu'il faut
Pour que m'entende et me comprenne celle
En qui, à mes yeux, tu t'incarnes
(Qu'importe qu'elle soit moins belle
Que la femme que tu fus
Sur cette rive où tu n'es plus !)

LA MALCHANCE

Je voudrais savoir t'amuser,
Mes vers ne font guère l'affaire,
Ce n'est qu'à Dieu qu'ils peuvent plaire,
Car Dieu aime les cœurs brisés.

Je fais parfois, — essaie de rire, —
Un poème qui se veut drôle
Aux dépens de Maître Pierrot.
— De l'humour ? c'est facile à dire ! —
Que les vers, hélas ! pas trop beaux,
Que pour toi j'ai besoin d'écrire,
Les vers de ce nouveau grelot,
Sont-ils meilleurs ? Non, ils sont pires !

ÉPITAPHE POUR LE TOMBEAU D'ORPHÉE

La foi et l'espérance auront beau dire,
Rien, sauf l'oubli, n'a raison des tourments.
L'oubli, hélas ! est aussi reniement ;
Aimer et souffrir, c'est toute la lyre.

ADIEU

L'avidie mort tisse la toile
Où tu seras pris à la fin
Même si je pends au sapin
De Noël une bonne étoile.

Ta vie décline et je n'ai pu
Arrêter sur la pente noire
Le soleil qui nous a fait croire
Que le bonheur nous était dû.

Dans mon enfance désertée,
Les trains sifflaient lugubrement
Dans la campagne en s'éloignant
Dans la nuit vite refermée.

Le destin m'a vouée aux deuils,
Aux larmes et aux nostalgies.
Tu me laisses tes poésies, —
Adieu, mon unique bouvreuil.

NOUVELLE VIEILLE CHANSON

Dans mon âme passe et repasse
Une chanson qui me fait mal :
Son réalisme cru grimace
Comme un masque de carnaval.

Je ne veux plus m'occuper d'elle,
La laisser obséder mon cœur.
Mais bien qu'elle ne soit pas belle,
La perdre à jamais me fait peur.

J'en note avec soin la musique
(Car je suis de mauvaise foi) ;
Un jour mon âme nostalgique
Lui prêtera mon peu de voix.

C'est une musique ambiguë
Qui grince et berce en même temps ;
Dans le métro et dans la rue
On peut la chanter sans talent.

Les paroles ? Toujours les mêmes :
Les apparences ne sont rien,
Quoi que j'écrive, à ce que j'aime
Je suis fidèle comme un chien.

BERCEUSE UN PEU BOITEUSE

Quand tu seras grande
Tu te souviendras
D'avoir appris à l'école
Que la terre est ronde
Comme une boule de bilboquet.

Tout le monde m'oubliera
Tu feras comme tout le monde
Et la terre tournera
Comme d'habitude
Comme une toupie.

Tu seras heureuse
À ton tour,
Et malheureuse
À ton tour,
Car depuis que le monde est monde
Rien ne change, rien ne change.
Dis-le à ta poupée
Et apprends-lui l'air
De ta ronde préférée.

SÉRÉNADE

Ne commettons pas l'imprudence
De ne pas tenter notre chance
Avant les redoutables jours
Où l'on vieillit seul, sans amour,
En pleurant au clair des étoiles
De voir la mort venir sans voile,
 Nous qui n'avons pas
 Les sept vies des chats.

COQUELICOTS

Rouge est le reflet des tristes fleurs rouges
Dans le miroir, c'est la malédiction
Des fantômes vivants, révélation
D'un rêve en deuil où rien d'autre ne bouge.

Malédiction, ne rien pouvoir changer
D'une réalité sombre, féroce,
De Polichinelle amoureux la bosse,
Dans les miroirs et dans les yeux aimés !

Malédiction, qu'un miroir soit la mare
Où un fantôme en vain cherche l'oubli
Dans un regard de la camarade qui
D'immobilité sans faille se pare !

Pavots des champs, fantômes familiers
Couverts, hélas ! du sang de ces chimères
De mon enfance à mon âme si chères,
Vous êtes maudits ! à quoi bon prier ?

CHANSON DE GUETTEUR

Tout le monde est en droit
De se moquer de moi.

Je guette un signe de mon sang,
Moi, impeccable mécréant,
Qui n'ai jamais cru aux miracles,
Dans une rêverie opaque.

Tout le monde est en droit
De se moquer de moi.

Je guette un amour dans ma nuit,
Mais au rêveur laid que je suis
Aucune femme sur la terre
Ne s'est jamais souciée de plaire.

Tout le monde est en droit
De se moquer de moi.

Je guette un fantôme aux yeux d'or
Peut-être au delà de la mort.
Mon cœur têtu comme une mule
Se croit, c'est un comble, incrédule !

Tout le monde est en droit
De se moquer de moi.

CHANSON PHILOSOPHIQUE

L'homme est inquiet, — pour savoir
Son sort, le destin il sonde,
Depuis que le monde est monde,
Plein de craintes et d'espoirs.

Ouverte au hasard la Bible,
La Sibylle, les oiseaux,
Les étoiles, les tarots ?
Sources d'illusions risibles !

Passé, présent, avenir :
L'amour, les doutes, les peines.
La seule chose certaine
Est que nous allons mourir.

Aux enfants d'Adam et Ève,
La chair peut donner l'oubli
De la mort. C'est de l'esprit
Le plus réaliste rêve.

DOUBLE ALLÉGORIE

Je sais bien qu'il n'est pas de chose
Plus stupide que d'avoir peur
De se piquer les doigts aux roses,
Les plus séduisantes des fleurs.
Et pourtant, bien souvent je n'ose,
Au grand désespoir de mon cœur,
Cueillir la rose à peine éclos
Dans le jardin où mon malheur
M'incite à me prouver sans glose
Que je ne suis pas un hâbleur !

PROVERBE FLORENTIN

Très bonne chose est la confiance,
Meilleure chose est la méfiance.
Méfie-toi, c'est très nécessaire :
Tu rencontres tant de vipères
Déguisées, sur tous les chemins,
En femmes te prenant la main !

NATURE MORTE

Écoute, écoute avec patience
Les confidences murmurées
Par les coquillages, ces ventres
Nacrés remplis d'ombre profonde,
Ces gémissantes plaies géantes,
Et dis-moi s'il est raisonnable
D'y entendre la nostalgie
Du temps des illusions cruelles.

CHANSON
POUR SE FAIRE PRENDRE EN PITTÉ SANS RISQUE

Je chante pour oublier,
C'est ma façon de prier.
La peau d'un pauvre poète
Vieux, de modeste talent,
Sans épouse et sans enfant,
Vaut d'un hareng les arêtes.
La tristesse de l'hiver
Est la marque de mes vers.
Ma jeunesse gaspillée
Était mon seul vrai trésor.
La mort avide indignée
N'a certainement pas tort
De dire que je mérite
Qu'à de tardives amours
Jamais, jamais, ne m'invite
Haute dame dans sa tour.

CHANSON SANS RAISON

On ne fait jamais vraiment
Deux fois le même beau rêve
D'amour sans commencement
Et qui jamais ne s'achève.

L'amour que la vie dément
A de multiples visages
Mais un seul masque au moment
Où la mort le dévisage.

Je vous dirai seulement
Qu'illusoirement s'enseigne
L'art d'être parfaits amants,
Même à deux êtres qui saignent.

L'AMOUR HEUREUX

Le hasard possède, on le sait,
L'art de faire bien des miracles ;
Si l'amour aveugle n'y met,
Par pure inadvertance, obstacle,
Ce sont des miracles parfaits.

DERNIÈRE CHANSON D'AMANTS RÉALISTES

Guitares imaginaires,
Pleurez, pleurez, dans les rues :
 Nous allons mourir.
Vos cordes nous furent chères ;
Hélas ! nous les avons crues
 Trop tard pour guérir.

TROIS FOIS HÉLAS !

Chanson à danser

L'un et l'autre ont la malchance,
Hélas ! d'être ce qu'ils sont.
Jamais ensemble ils ne dansent
Ni n'écoutent des chansons.

Ce n'est pas que la musique
Pour leurs cœurs soit sans attrait ;
D'un rêve mélancolique,
Hélas ! rien ne les distrait.

Ils iront au cimetière
L'un sans l'autre, c'est leur sort.
« Hélas ! que pouvais-je y faire ? »
Dira l'Ange de la Mort.

L'ORIGINE DE L'INCRÉDULITÉ

Chanson, bien sûr

Je n'ai pas vu mourir ma mère,
Je ne l'ai pas vu mettre en terre,
Pourquoi croirais-je ce qu'on dit
De son voyage au paradis ?

La Madone est une chimère,
Une invention de ma grand-mère,
Jamais cette dame ne lit
Un conte à côté de mon lit.

Ma mère me parle sans faire
Attention aux gens qui s'affairent
Autour de nous, — et resplendit
Comme un soleil dans mon esprit.

Selon la Bible, Dieu le père
Aime bien que de son affaire
S'occupe son fils Jésus-Christ.
En lisant cela, j'ai bien ri.

EXERCICE

Si tu veux avec moi
À l'ombre de la chance
Vivre encore une fois
De rêve et d'espérance ;

Si tu veux simplement
Ouvrir nos nostalgies
À de salubres vents
D'une nouvelle vie ;

Si tu veux du remords
Apprivoiser la flamme,
Qui lèche un peu, puis mord
À belle dent nos âmes ;

Si tu veux, quand la nuit
Vient parler face à face
Avec moi, et te fuit,
Conjurer ses menaces ;

Si tu veux, quand la mort
Viendra me faire signe,
De me dire : « sois fort
Et hardi ! » être digne...

EN HIVER, APPARENCES

Le temps est à la neige,
Le ciel de Paris
Est d'un pâle gris.
Maintenant que, vieillis,
Nous voilà pris dans les pièges
Que la mort devant nous avait mis,
Qu'est-ce que cela peut bien faire
Que le soleil soit une sphère
Ou simplement
Un disque de fer blanc ?

Ô saintes apparences
Qui nous avez bercés,
Allez-vous abandonner
Nos âmes au cruel silence
De la réalité ?

Le froid est moins intense
Que notre chair ne le craignait.
Nous resterait-il quelque chance
D'oublier,
Sans boire les eaux du Léthé,
— Oh ! pas longtemps, le temps d'une danse —
Les pièges si parfaits
De la mort, qui nous hait ?

LA STATUE DE VALENTINE VISCONTI

Tout seul à Paris au cœur de l'été,
Pour oublier ta tristesse, tu joues.
Le jeu ne manque pas de charité !
Tu fermes les yeux et appuies ta joue
Au marbre des plis de rêves hantés
De la robe, que l'art aux rêves voue,
D'une dame qui sut si bien aimer :

Valentine la veuve inconsolée
Qui dans ses armes mit la chantepleure
Pour qu'à jamais dans le monde demeure
Le souvenir de sa grande douleur
D'avoir été par la mort séparée
Du mari qu'elle aimait de tout son cœur.

Dans le jardin clos de la solitude
On peut ne plus croire aux fruits de l'étude,
Aux lois de la logique, à l'Éternel,
On peut même dire : « est-ce bien réel
Ce que voient nos yeux et touchent nos mains ? »
Rien n'est aussi réel que le chagrin.

N'est-ce qu'un jeu, une invention qui aide
Un cœur ami des marottes de fou ?
Pour la réalité du monde plaide,
Ce matin où rayonne un soleil d'août,

Éloquemment, les plis de marbre tiède
Comme un ventre de femme, où s'offre tout
Ce qu'on peut rêver de chaud et de doux.

SOIR ORDINAIRE

Un triste soir de tous les jours descend ;
Nous voyons nos rêves gémir
Dans l'œil rond des oiseaux compatissants
Qui nous voient souffrir et vieillir
Sans trouver les secrets de notre sang.

Le soleil a fendu d'un coup de hache
Un ciel hostile aux nostalgies ;
Il va s'éteindre, aucun lien ne l'attache
Pour toujours aux sources de vie.

Le jardin tout entier comprend
Du soleil le pesant silence,
Et le soleil amer lui lance
La flèche du Parthe en sombrant :

*« Les arbres sont-ils innocents ?
Leur ombre outrage les statues,
Dont l'ombre jamais ne remue
Même lorsque rage le vent.
Les statues des reines sont-elles
Moins hypocrites que Judas
Lorsque leurs yeux disent : « Là-bas... »
Aux âmes qu'elles ensorcèlent ? »*

Sévère vérité, leurres en miettes !

Le soir descend — et monte dans nos cœurs — ;
D'un deuil fécond se flétrissent les fleurs.
Le jardin et les campagnes s'apprêtent
À accueillir la lune des poètes ;
Les oiseaux vont bientôt dormir,
Nous, non, nous avons à souffrir
Ce soir, demain soir, d'autres soirs encore,
Pour guérir nos cœurs et y faire éclore
Des fleurs de pardon et d'oubli,
Ainsi que Dieu nous l'a promis.

J'ai à renier une rêverie cruelle :
Vont et viennent sans arrêt sur une échelle,
Entre la terre et le ciel,
Des doutes sempiternels.

SOUVENIR D'UN JOUR D'HIVER

La neige avait donné aux arbres
L'air de fantômes aguerris
Fort aptes à troubler l'esprit.
Les statues n'étaient que de marbre.

Quelle reine aurait effrayé
Les rêveurs qui sur la terrasse
Bravaient du fond d'un cœur vorace
Le ciel blafard de février ?

Les chaises de fer étaient pleines
De neige, – et un deuil douloureux
Dont personne ne fait l'aveu
Honteux, se devinait sans peine.

Le jardin offrait à l'hiver
La beauté de ses nostalgies,
Qui peut changer une agonie
En princesse blonde aux yeux pers.

NEIGE DE NUIT

À quoi sert de tricher au jeu de croire ?
À quoi sert de noyer de la mémoire
Le fidèle chien ? nous sommes promis
Non à un coin du ciel devant la gloire
De Dieu, mais à la terre où tout pourrit.

À quoi sert d'explorer des labyrinthes
Construits de nos mains sur nos propres plans ?
À quoi sert d'écouter, le cœur battant,
Un écho moqueur répéter nos plaintes ?
Nous sommes seuls en face du néant.

« Ah ! cœurs comédiens », soupire la neige,
« La vraie vie exige un art plus subtil :
Souffrir mille tourments que rien n'allège
Et, en craignant que la mort ne l'abrège,
Suivre en silence un noir chemin d'exil. »

DEMAIN

Du ciel n'arrive que la neige,
Sur la terre où se désagrège
Un corps qui enfante un corps
À son tour promis à la mort.

Je meurs seul, mais dans l'au-delà
Mon âme te retrouvera
Tout entière en reconnaissant
De sang, de lait, ou simplement
De rêve une petite goutte. —
Je voudrais le croire et j'en doute.
La raison ne me suffit pas
Pour vaincre l'horreur du trépas.

La neige enfante des chimères
Adoptées par les orphelins.
Qui sait si le cœur à la fin
De la vie ne devient pas mère ?

Le jour, la nuit, l'enfer, le ciel,
Le monde, Dieu, sont-ils réels ?
La vie ? la mort ? l'âme ? le corps ? —
Vertige noir ! douleur perverse
Que l'âpre solitude verse
Aux mourants marqués par le sort !

II

*L'amour est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme
est au corps qu'elle anime.*

FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULD

*I'll come when thou art saddest,
Laid alone in the darkened room,
When the mad day's mirth has vanished,
And the smile of joy is banished
From evening's chilly gloom.*

EMILY BRONTË

*Patience must dwell with Love, for Love and Sorrow
Have pitched their tent together here :
Love all alone will build a house tomorrow
And sorrow not be near.*

CHRISTINA ROSSETTI

PRÉAMBULE

Notre corps nous force à voir l'évidence :
De la hideuse mort, sans halte, avance
L'ombre d'un doigt de fer, vers le moment
De notre retour au sein du néant.
À quoi serviraient plaintes ou révoltes ?
C'est le destin qui sème et qui récolte !
Nous, nous devons créer un au-delà
Où le temps d'ici-bas n'existe pas ! —
Et nos âmes unies dans une extase,
De leurs doutes noirs feront table rase !
Car nous ne pouvons dans ce monde-ci
Nous procurer rien de plus que l'oubli,
Au moyen de nos corps que leur nature
Voue sans nul recours à la pourriture.

JEU DE HASARD

Pourquoi la mort tricherait-elle,
Certaine qu'elle est de gagner,
Puisqu'elle seule est immortelle ?
C'est à nous de piper les dés,
Si nous voulons retarder l'heure
D'être d'un rêve réveillés.
Puisque l'au-delà n'est qu'un leurre,
Si notre chair s'offre à tromper
Au moins par moment la souffrance
D'être au pur néant destiné,
En elle cherchons l'apparence
D'une vraie immortalité !

POUR DÉNOUER UN SILENCE STÉRILE

Pourquoi faut-il que tu soupîres
Secrètement et pries tout bas
Pour qu'un homme que tu attîres
Entende ton cœur ? il est là !

À seulement t'entendre dire
Cette souffrance que déjà
Dans ton regard triste il peut lire,
Son cœur désolé saignera.

Je le sais, car ce qu'il désire,
Ce cœur, de solitude las,
C'est partager même un délire
Avec ton cœur jusqu'au trépas.

Comme Dante ou Pétrarque écrire
Ce que mon cœur me dictera
Je ne le saurais, mais ma lyre,
J'en suis sûr, te consolera.

EXPLICATION

Tu dis croire que je joue
À faire saigner mon cœur
Afin d'essuyer les pleurs
Qui couleront sur tes joues.

Tu es vieille et je suis vieux,
Le diable seul te courtise,
Et la mort est à mes yeux
Une maîtresse bien grise !

Nous rêvâmes d'être heureux
Ensemble, et la vie réelle
Ne fut pour nos cœurs peureux,
Hélas ! ni bonne ni belle.

Si je ne regrettais rien,
Pourquoi devrais-je te dire
Mon chagrin de te voir rire
Lorsque j'évoque nos liens ?

ROUE ET SABLE

Douter aveuglément ? aveuglément croire ?
Fermions les yeux, nous n'en verrons pas moins clair.

Qu'y a-t-il, cœurs guetteurs, au bout de l'histoire ?
Rien ? les vérités obscures de la chair
Qui durent le temps d'un serment, d'un éclair
Dans un ciel noir, – infini et dérisoire ?

Ah ! qu'importe que soit claire ou noire
La nuit, si les vertiges de la chair
Sont vainqueurs des vertiges de l'âme,
Et qu'importe que cet infâme
Jaloux de néant se moque
Des vertiges qui s'entrechoquent ?

Fermions les yeux, n'effrayons pas les espoirs
Qui viennent de ces lointains qu'on ne peut voir.

Ah ! misère de l'âme affaiblie
Par le doute à tel point qu'elle oublie
Qu'elle n'a, pour affronter dans son désert
Deuils, solitude, remords
Et terreur devant la mort,
Rien que ce lumignon qu'est la chair !

UNE VISION

Nos noms n'étaient écrits que sur la nuit,
Palimpseste perfide, eau d'un vieux puits.
Nous le savions. Voilà que dans nos cœurs
S'éteint le feu qu'ils croyaient rédempteur.
Voilà que de nos cœurs la vraie vie fuit
Ma vie appauvrie de souffre-douleur,
Ma dure vie de source de douleur,
Ta vie prairie où se fanent les fleurs,
Ta vie où si peu de bonheur a lui.

Me laisseras-tu m'acheminer seul,
L'hiver venu, vers l'opaque frontière,
L'âme indifférente au blafard linceul
De neige étendu sur la terre entière ?

Je vois, trop tard, mon cœur abandonné
Avec ses vieux remords et ses chimères,
Dans le blizzard, par ton cœur désolé
Se murmurant : « à quoi bon les prières ! »

Quel cœur courbé sous sa lourde misère
Ne se dit pas ces paroles amères :
« Tu l'as bien mérité, bouffon boiteux,
Les cœurs brisés n'attendrissent que Dieu. »

Ma vision a l'air d'une prophétie,

D'un délire angoissant de l'agonie,
D'un rêve né dans une âme flétrie.
Est-ce le cauchemar d'un cœur honteux
De ne pas allumer deux incendies
Alors qu'il sent s'éteindre en nous le feu ?

Vais-je t'abandonner au noir silence
Qui monte, et va noyer les apparences
Dont est fait le vain monde où toute vie
Est promise au néant ? – Mon âme prie
Pour trouver en elle assez de courage
Et de force neuve enfantée par l'âge
Pour t'emmener, par les routes réelles
Du rêve, vers le monde où la durée
Est abolie, oubliée, irréelle,
Pour deux âmes unies, nues, réparées.

LA FACE INCONNUE D'UN RETOUR

Il nous reste peu de temps
Pour partager avec l'aube
La fièvre mère d'oubli,
La fièvre plus charitable
Qu'aucun rêve de la nuit.
Trahisons-nous le silence
Par la nature imposé
À l'angoisse de nos âmes ?

Il nous reste peu de temps
Sur cette route indulgente
Mais qui mène on ne sait où,
Peu d'heures incorruptibles,
Pour renier les reniements,
Pour obéir à nos bouches,
Qui de nous ont exigé
Bien plus que l'oubli, — sa source.

À CELLE QUI DOIT VENIR

La colombe de l'Arche vole
Dans le ciel mystique et console
Les cœurs qu'unissent la douleur.
Même si t'aveuglent tes pleurs,
Laisse-les couler, n'aie pas peur.
Ton rêve et ta prière avancent
Du même pas que ta souffrance
Vers le tambour voilé de nuit
Qui dans mon cœur fait tant de bruit,
Dieu, le principe de la vie,
Dieu, charitable, qui nous lie.
Celle que mon cœur douloureux
Attendait, c'est toi, Dieu le veut.
À quoi servirait que les cloches
Demain le sonnent sur les toits ?
C'est clair comme de l'eau de roche,
Celle qui doit venir, c'est toi.

CHEMIN MONTANT

Nous n'avions nul besoin des preuves
Dont nos souffrances nous abreuvent
Pour emprunter ensemble un sentier
Que jamais nous ne puissions renier.

Nous montons sans témoins dans la brume.
C'est dans nos cœur qu'un à un s'allument
Les lumignons vacillants
Qui puisent dans notre sang
Leur vie, un rêve sans amertume.

Aucun signe n'avait paru,
Ni dans le ciel ni sur la terre,
Quand nous nous sommes reconnus.
À nos âmes qui avaient cru
Tant de fois sans se voir se plaire,
Familier était ce mystère.

Nous nous lamentions au pied de la montagne
Comme des forçats usés par le bagne
Qui ne connaissent plus que par ouï-dire
Le remède au mal qui de jour en jour empire.
Ensemble nous montons,
Ensemble, nous essayons,
Sur notre commun sentier pierreux,
D'être simplement de ceux

À qui suffit l'obscurité
Dont s'enveloppent leurs corps
Pour oublier la hideur de la mort
Et faire miroiter
À leurs âmes l'éternité.

BLESSÉ INGUÉRISSE

Ai-je mérité ou non mes blessures ?
Vaine question ! tu ne répondras rien :
La compassion et l'amour sont des liens
Qui défient les méfaits de la nature
Et en ont raison, nous le savons bien.
Tu es près de moi : merveilleuse chance !
Pourtant mon cœur lutte avec ton silence.

Quel silence est vainqueur d'un cœur qui bat
Comme le cœur d'Orphée brisant sa lyre ?
Je vois ton visage et je sais le lire,
Je vois tes traits tirés, tes grands yeux las,
Tes lèvres figées par un faux sourire,
Ta main sur ton front aussi blanc qu'un drap, —
Preuves d'un tourment que tu ne dis pas.

Je sais qu'aux côtés de quelqu'un qui souffre
Toujours et sans espoir de jours meilleurs
La vie est dure, un insatiable gouffre
Où l'on jette en secret plaintes et pleurs.
Je sais aussi que le plus grand malheur
Serait pour tous deux d'affronter les affres
De l'agonie sans le consolateur
Souvenir d'avoir enlacé nos cœurs.

UN AVENIR

Un jour nous n'aurons plus que nos regards
Et le frôlement de nos mains flétries
Pour assourdir le sifflement des trains
Dans les lointains de nos cœurs angoissés.
Nos regards partageant plus de tristesse
Que la nuit grise et la neige qui tombe
Derrière la fenêtre où rit la mort.
Nos mains qui puiseront leur éloquence
Dans la douleur de sentir l'oubli fuir.

Nos cœurs ne pourront plus faire semblant,
Pour l'un l'autre se consoler, de croire
L'agonie de la chair franchissement
De son Jourdain par l'âme nostalgique.

Ce sera l'hiver, il faudra bercer
Dans son lit de fer le soleil souffrant.
Nos lèvres seront de mauvaise foi :
Nous nous sourirons en nous chantonnant
« L'oiseau du printemps ne reviendra pas. »
Nous ferons pousser des roses trémières
Le long des allées d'un jardin secret.
Je chercherai Dieu au fond de tes yeux,
Au fond de mes yeux, tu chercheras Dieu,
Mais je souffrirai et tu souffriras
De sentir le doute embrumer nos âmes.

AVANT QU'IL SOIT TROP TARD

Hâtons nous, la nuit monte,
Plus rien ne compte
Que la vie, la vraie vie
Pleine d'énigmes qui nous lient.

On y voit de moins en moins,
La lumière de la chair
Vacille,
Nulle autre étoile ne brille.
Que ferions-nous
Si l'on n'y voyait plus du tout ?

Oublions les soleils stériles
Qui tentent nos cœurs dans leurs îles !

Fuyons, fuyons,
Ne restons pas prisonniers d'illusions !
Il se peut que la nuit nous atteigne,
Que le buisson du désert s'éteigne !

La nuit monte, il est vrai, sans bruit,
Mais ce silence est insidieux,
C'est la nuit qui monte, la nuit,
La même nuit pour tous les deux.
La nuit, la vraie nuit enveloppée
Dans son manteau de brume, et masquée,

Peut-être sphinge vorace !
Vois : l'horizon se voile la face !
Que nous ont appris nos liens,
De la nuit qui monte ? rien !
Nous laisser submerger serait fou !
Hâtons-nous !
Qui sait si nous aurons le temps,
Avant de périr,
De nous repentir
Des mensonges de notre sang ?

PEUT-ÊTRE LA DERNIÈRE ÉTAPE

Tu savais que la mort viendrait
Dans cette chambre et attendrait
Le dénouement de l'aventure.
Dans tes larmes mon âme impure
Voit l'eau lustrale où il lui faut
Se plonger sans voile au plus tôt.
Je sais que la mort s'impatiente, —
Est-ce la fin de notre attente ?

L'âme peut-elle consentir
Dans l'autre monde à devenir
Semblable au corps qui doit pourrir,
À ne plus réellement être ?
Une ombre peut ne pas souffrir,
Mais, il faut bien le reconnaître,
Face à la nuit de l'avenir,
Tout oublier, c'est disparaître.

Avant de nous acheminer
L'un sans l'autre vers le Léthé,
Où les âmes boivent l'eau noire
Qui annihile la mémoire,
Mêlons les eaux de nos regards, —
Peut-être n'est-il pas trop tard
Pour que de notre nostalgie
Surgisse une nouvelle vie.

CELLE QUI ÉCOUTE

Je sais que tu n'es qu'une idole
Créée pour que tu le consoles
Par mon cœur las de supporter
Seul le poids des réalités.
Par mon cœur, — à la ressemblance
De celle en qui, dès la naissance
Du corps où il bat gauchement,
Il s'est vu impur mais confiant.

Je sais que pantin ou poupée
Tu es faite du même bois
Que Pinocchio, et qu'aux veillées
Tu ne parles que par ma voix.
Je sais que la petite fée
Aux cheveux bleus, c'est aussi toi.
Es-tu pour autant moins réelle
Que Dieu et mon âme immortelle ?

Je sais que tu ne répondras
Ni oui ni non, et que la plaie
Qui, je le sais aussi, t'effraie,
Pour nous racheter saignera
Même si mon cœur te renie,
Aveuglé par sa nostalgie
D'un vieux rêve d'un âge d'or
Où régnait l'oubli de la mort.

VEILLÉE D'HIVER

Les rideaux sont las de nos songes,
Ils n'arrêtent plus nos regards
Qui vont se perdre sans recours
Dans une nuit d'attente opaque.
Les lampes éclairent la chambre,
Mais sans lumière sont nos cœurs.

Où irons-nous, où irons-nous
Pleurer après la catastrophe ?
« Nous ! » ironise une voix rauque
Semblable à la voix du corbeau
Du prophétique « jamais plus ! »

C'est vrai ! la mort de l'amour jette
Les âmes à la solitude ;
Peuvent-elles s'y purifier
Ou doivent-elles y pourrir ?
Personne ne le sait, personne !

Les rideaux transparents, les vitres,
La neige qui tombe, refusent
De s'interposer entre nous
Et les perfidies de la nuit.

Mais que sommes-nous pour nous dire :
« Tout est perdu ! » Mon cœur me souffle

Clairement de te dire : « sois
Forte et courageuse, aide-toi,
Aide-moi, aide les rideaux,
Les vitres, la neige qui tombe,
À vaincre ce vertige en nous
Du mortel désenchantement. »

EXPLICATION

Ne pleure pas, ne pleure pas ainsi,
Assise sur le bord du lit,
En me voyant si silencieux.
Ce que je cherche dans tes yeux,
C'est ce que la mort m'a promis
Dans le rêve protéiforme
Que j'ai bien souvent fait pour que s'endorme
Ma crainte d'être abandonné
Par toi sur le seuil de l'éternité.

« Je ne laisserai pas vos âmes,
M'a dit la mort, se séparer ;
Si je te dis ou non la vérité,
Tu le verras dans les yeux de ta Dame. »

FIN DE TRÊVE

Tu es inquiète, il se fait tard.
Tu égratignes ton regard
Aux ronces du crépuscule.
Les égratignures, ce soir,
Sont légères mais brûlent
Comme les plaies que le soleil noir
Inflige à ton cœur, et elles saignent.
Le jour s'éteint, tu crains que ne s'éteigne
Avec le jour
La flamme rédemptrice
De ton attente de toujours,
Et que dans ton cœur ne se glisse
Le perfide Ange de la Nuit
Pour te persuader de manger le fruit
De l'arbre du renoncement.
Dieu est distrait, malheureusement.

Tu es inquiète, un vol de corneilles crie
Comme un chœur de vieilles
Sorcières en furie.
Dans ton cœur se réveille
Une peine à peine endormie.

UN HOMME, UNE FEMME, EN CATALOGNE

Leur monde était-il vraiment vieux ?
Qui sait ? c'est l'affaire de Dieu.
Accoudés sur la balustrade
Ils regardaient la mer. Tous deux
Dans leur cœur luttèrent de leur mieux
Contre regrets et jérémiades.
Pensant qu'il était bien trop tard
Pour faire confiance au hasard,
Ils s'étaient armés d'un sourire
Disant plus qu'ils n'osaient se dire,
Ils avaient obligé leurs mains
À se prendre au piège commun.
Quelle éponge aurait de leurs lèvres
Apaisé la secrète fièvre ?
Le soleil violent et amer,
Cheminait, seul, loin de la mer.
Dans l'âme de la mer inquiète
S'agitaient, aux fers, des tempêtes.
Leurs cœurs voyaient en Israël
De la vieille Espagne le ciel.

Il arrive donc que se lève,
Éclairant le monde réel,
Le jour attendu dans les rêves !
Quelles peines, quelles douleurs
Pouvaient se cacher dans leurs cœurs ?

Une vieille chanson de France,
Et d'Espagne, leur espérance
Auréolait d'un pauvre humour :
« À la guerre va cet amour. »
Ils ne faisaient plus de remarques
Sur la fragilité des barques
Qui s'en allaient vers l'horizon ;
Parler n'était pas de saison,
Ils écoutaient leurs cœurs malades
Ensemble battre la chamade.

MÉDITATION SUR L'ART D'ATTENDRE

Attendre, rien n'est plus facile,
Je l'ai appris avec le temps ;
C'est un art simple mais futile,
Je l'ai appris à mes dépens.

Attendre qu'une femme vienne
Ouvrir en secret la prison
Comme dans les chansons anciennes,
Est doux au cœur qui se morfond.

Attendre qu'enfin se révèle
Une étoile dans le ciel noir,
Indulgente, douce, fidèle,
Est-ce raison quand meurt l'espoir ?

Attendre que tourne la chance,
Ou le vent, pour mettre la main
À la pâte est folle imprudence,
Tant pis ! si le rêve est sans fin.

Il y a d'ailleurs un remède
Si attendre nous fait souffrir :
Ne pas attendre que nous aide
Dieu ou le hasard, mais agir.

Attendre une belle agonie

Où, les yeux perdus dans des yeux
Aimés, on quittera la vie,
Est, au fond, un jeu, — mais quel jeu !

En robe rouge, en robe verte,
La mort est la reine du temps ;
En l'art d'attendre elle est experte
Et qui croit la duper se ment.

À CELLE QUI EST VENUE

Puisque tu as franchi mon seuil,
Ne t'enfuis pas, attends qu'un deuil
Miséricordieux te révèle
L'âme des fleurs artificielles
De la couleur du sang, du lait
Et même de la nuit réelle,
Qui te ressemblent, – tu es celle
Que mon cœur sans doute attendait !

Une étoile exilée scintille
Dans le vieux ciel de notre chair.
Un nouveau rêve s'est ouvert,
Une morte appelle ses filles :
Toi, qui vient d'entrer, et les fleurs
Que mes mains, sans fil, sans aiguille,
Cousent pour consoler mon cœur.

ODILE

Dans ses longs cheveux roux j'aurais mis
Des coquelicots, des coccinelles.
Quel artiste, à la voir, n'eût admis
Qu'un poète était amoureux d'elle ?

J'aurais mis à l'abri dans ses bras
Des soleils trop fragiles pour plaire
Bien longtemps aux horizons où bat
Le cœur nu d'une chanson austère.

J'aurais découvert, en caressant
Ses nattes couleur de feuilles mortes,
Des secrets profonds de notre sang,
Ceux que l'amour dans la mort emporte.

J'aurais confié des rêves très vieux
À l'art subtil de ses mains de fée
Qui transmuait l'or de ses cheveux
En vivante chair de giroflée.

J'aurais laissé dans ses yeux la mer
M'enseigner l'art de nouer aux nattes
Le rêve doré d'avoir souffert
Pour engendrer un rêve écarlate.

UNE VOIE

Nos corps offriront l'oubli,
À nos âmes, de l'attente
Cruellement lancinante
D'un retour au paradis
Que leur exil auréole
De longues rêveries folles
Où les plaisirs de la chair
Défient la mort et l'enfer.

C'est vrai que le sang oblige
L'âme à chercher un vertige
Qu'elle ne trouve jamais
Que dans un feu qui la lie
À une âpre nostalgie
Qu'elle nourrit de son lait.

Qu'importe ! — ou tant mieux ! — la voie
Ouvrte ainsi devant nous
Nous mènera malgré tout
Vers une ineffable joie :

La joie grave de marcher
Ensemble vers un bûcher
Dont les bienfaisantes flammes
Libéreront nos deux âmes
Unies pour l'éternité !

OMBRE D'UN SERPENT

C'était un simple serpent
Peu apte à plaire à la femme,
Trop peu éloquent, vraiment,
Quoique séducteur dans l'âme,
Bien trop petit, bien trop laid,
Trop peu diabolique, en somme,
Pour faire croquer la pomme
À la belle qui rêvait
Sur les marches du palais.

*« La belle, si tu voulais,
Qui sait ce que Dieu ferait
De la lumière profonde
Qui serpente dans le monde ? »*

Mais la belle se nommait
Eurydice, Iseult la blonde,
Béatrice... Ah ! quelle ronde ! —
Rachel dans Ramah pleurait.

COMMENCEMENT

Adieu, illusions nocturnes !
Le ciel tourne
Jusqu'à la fin.
Voici que s'est levée
L'étoile du chagrin, —
L'avions-nous vraiment oubliée ?

Adieu, mensonges consolants
De la neige dansant avec le vent !
Dans nos âmes s'est réfugiée
La nuit tristement reniée.
Voici que dans la vallée
Viennent en foule gémir
Des fantômes de souvenirs.

Nos âmes affligées
Crient sous le ciel de fer,
Elles ne sont pas résignées
Au déclin de la chair.
Qu'attendaient-elles de l'hiver ?

L'ERREUR

Je me croyais misérable,
Je me suis laissé tenter :
J'ai vendu mon ombre au diable,
— Pour bien peu, en vérité ! —

Quand j'ai voulu la reprendre,
Le diable m'a ri au nez :
« Il ne fallait pas la vendre,
Pacte signé est signé. »

Et maintenant, que ferai-je
De la vie, sans être aimé ?
L'hiver a des sortilèges
Qu'il me cache sans pitié !
La mort est la seule neige
Qui puisse me consoler.

JEU OBSCUR

Il y avait un tapis de table
Vert.
Au jeu m'a poussé ma véritable
Chair.

J'ai presque tout perdu et peut être
Tout.
Je l'avoue au risque de paraître
Fou.

Comment ? c'est pour moi un vrai mystère
Noir
Qui pourrait dans cette nuit amère
Voir ?

Tu joues comme moi à ce tragique
Jeu.
Le dit de tes yeux le satanique
Bleu.

Suis-je damné ? Je l'ai reconnue
Tard !
Fuis de la camarade aux mains crochues
L'art !

CHANSON D'AUTOMNE

Bientôt, sorti de son aire,
Va nous prendre dans ses serres
L'hiver.

Nous souviendrons-nous encore
De la lumière qui dore
Le bord

Du nuage qui menace
De noyer l'amour tenace
Qui dort

Dans nos âmes et oublie
Que lorsque la nostalgie,
Trop tard,

Murmure un triste « peut-être... »
En voyant au loin paraître
La mort,

Celle-ci rit et vient prendre
Son dû sans paraître entendre
Les pleurs ?

LARMES

Pleure, les larmes font du bien.
La tristesse accueillie par l'âme,
De fille adoptive devient
L'amie forte qui la soutient
Contre la solitude infâme
Quand en elle tremble la flamme
D'un amour éternel que rien,
Même l'enfer moqueur, ne blâme.

Laisse tes larmes simplement
Couler de tes yeux sur tes joues,
Comme tes espérances floues
Roulent à l'immense torrent
De rêves qu'un être peut faire
En allant du ventre à la terre.

Laisse-les ramper ou courir,
En silence ou accompagnées
De gémissements, de soupirs
Et de plaintes d'âmes damnées.

Laisse les sourdre lentement
Ou jaillir comme d'un volcan,
Violentes, brûlantes, mûries
Dans le sein d'une âme meurtrie.
Qu'importe ! il suffit que le cœur

Souffre et ne renie pas ses pleurs.

Ne les essuie pas, qu'elles laissent
Quelques traces de ta détresse
Qu'un homme puisse interpréter
Comme un signe à lui destiné.

Ne les cache pas, qu'elles montrent
À un cœur que ton cœur rencontre
Quelque chose de ton destin,
Qu'elles suggèrent un dessin
Semblable aux lignes de la main.

Ne les essuie pas, car leur tâche
Est peut-être de révéler
Ton âme à un homme qui sache
Te comprendre et te consoler.

C'est avec raison qu'on s'alarme
De ne pas lire dans des larmes
Un appel guère plus obscur
Que des affiches sur les murs.

LE CŒUR SOUPÇONNÉ

Ai-je été même une seule fois
Dupe des apparences,
N'ai-je pas toujours su que ta voix
Franchissait le silence
Qui séparait mon âme de toi ?

Qu'ai-je compris des obscurs poèmes
Qui m'étaient inspirés
Par le silence où flottait l'emblème
Des amours révoltés
Contre la mort, reine des cieux blêmes ?

J'ai appris, peut-être, hélas ! trop tard
Pour libérer ma vie
D'une insidieuse illusion, qu'un art
Nourri de nostalgies
Ne doit pas avoir peur du hasard.

Morte depuis longtemps, mais vivante
Sans vraiment le savoir,
Tu es celle qui vient quand je chante,
Au bord du fleuve noir,
Dans mon cœur l'aubade qui me hante.

Tu es celle qui souffre et qui vient,
Pour être consolée,

Au-devant de moi au nom d'un lien
Resté bien des années
Secret entre ton cœur et le mien.

Le soleil soupçonneux me regarde
Scruter les horizons ;
Sait-il mieux que moi comment se fardent
Les tragiques rayons
De l'étoile nommée « la camarde » ?

LA FIN D'UN JOUR

Du sang de rêves éventrés,
Sur les cimes rouge est la neige.
L'amour meurt. Pourquoi mentirais-je ?
Ton cœur a raison de pleurer :
Aucune chimère n'allège
La souffrance d'un cœur blessé
Qui n'a plus rien à espérer.

La nuit tombe, et dans quelques heures,
Là-bas, là-bas, à l'occident,
Loin de la vallée des tourments
Où inconsolable tu pleures,
Loin de ces montagnes, là-bas,
Le soleil vainqueur atteindra
La mer, sa dernière demeure.

LA MORT DES AMANTS

Pas du tout une parodie

Tout bien pesé, que nous importe
Que les gens ne comprennent pas
Que nous ayons fermé les portes,
Que du monde nous soyons las ?

Nous allons chanter sur la scène
Du rêve un nouvel opéra
Faisant oublier toute peine, —
Que personne n'écouterà.

Nous serons les deux hirondelles
Dans le ciel qui font le printemps,
Qu'importe que même pas elles
Ne puissent abolir le temps !

Que notre rêve s'effiloche,
Qu'importe, puisque le temps court ?
Nous mourrons avant que les cloches
Annoncent la mort de l'amour !

NOUVELLE DONNE

Ton cœur pourra de nouveau croire
Au bonheur : je lui verserai
Un bol d'oubli, un bol du lait
Qu'à mon cœur ton cœur fera boire.

De Colombine et de Pierrot
Tout le monde aura vu les noces ;
À quoi bon gondole ou carrosse ?
Sur la scène, un simple écriteau !

Nous aurons changé l'apparence
De l'oubli en oubli réel ;
Nous aurons banni de nos ciels
Le soleil gris de la souffrance.

Tu broderas sur le manteau
Bleu de la Madone, à ta guise
La mélancolie de Venise
Et les nostalgies du Ghetto.

Nous aurons été à l'école
Ensemble en un temps très ancien.
Rêve ? bien sûr ! ça ne fait rien,
Si c'est un rêve qui console !

Nous jouerons à interpréter

Les agaçantes litanies
Des cigales de Vénétie
Louant les masques de l'été.

De nos yeux nous ferons des cages
Où pleureront de noir dépit
Les tristes oiseaux des soucis
Que les âmes unies partagent.

Des rêves qui s'agiteront
Dans nos cœurs, en ombres chinoises,
Indignés, nous chercheront noise.
Ah ! qu'importe ! nous en rirons.

MÊME SI L'HORIZON EST CACHÉ PAR LA BRUME

Viens avec moi explorer
Ce désert qui nous désole ;
Qui sait quels chemins consolent
Les pèlerins égarés ?

Les horizons des légendes
Clament bien des vérités,
Ceux qui savent écouter
Le cœur ouvert les entendent.

L'oiseau aveugle nourrit
Le rêve obscur d'une rose,
S'il ose, et si la fleur ose,
Croire ce que le cœur dit.

Des rêves savants ravivent
Sans faire saigner les mains
La couleur et le parfum
Des roses rébarbatives.

III

*Le maître trouva sur le tard ce qu'on appelle le
bonheur, c'est-à-dire la faculté de souffrir des maux
d'une autre comme des siens propres, et la chance de
mourir deux fois.*

ANATOLE FRANCE

Pierre-Paul Proud'hon

*Those not live yet
Who doubt to live again —
“Again” is of twice
But this — is one —*

EMILY DICKINSON

SUR LE SEUIL

De quoi vient-il se plaindre,
Qui vient-il accuser ?
Sur le point de s'éteindre,
Ton cœur veut-il ruser
Avec Dieu ou lui-même ?
Le fantôme qu'il aime
L'a-t-il jamais trompé ?
Les vaines espérances
D'échapper aux souffrances,
Les bonheurs que si cher
À l'âme vend la chair,
Les deuils, les nostalgies,
C'est là toute la vie !

SOLEDAD DANS LE TRAIN

Qui peut dire à quelle vitesse
Tu vas au devant de la mort,
Et quel nœud serre le plus fort
Ta gorge où ton sang crie sans cesse ?

Tu es condamnée à mourir,
Comme la neige et la fumée,
Dans un rêve opaque enfermée ;
À quoi bon sonder l'avenir ?

Oublier la féroce poigne
Des ans ? c'est gageure où l'esprit
D'un vertige pervers est pris !
Indignée, la raison s'éloigne !

Seule dans le compartiment,
Tu regardes ciel et prairies
Avec une mélancolie
Qui te berce secrètement.

Aucune main amie n'essuie
Les pleurs dont ton cœur est si plein ;
Sur les fenêtres nues du train
Ruisselle une inlassable pluie.

ORACLE DU JARDIN

Pourquoi m'as-tu abandonné si vite ?
Hélas ! rien ne sera plus comme avant
Quand sur le mur tu auras vu, écrite
Par une main lente, en lettres de sang,
Une promesse folle et hypocrite,
Pâle Soledad, de ton cœur méfiant.

UNE VIEILLE FILLE

Le ciel était triste, et vraiment
Il n'y avait pas de quoi rire :
Elle était seule sur son banc ;
De sa solitude, le pire
Était de vieillir sans enfant ;
Elle pleurait sans rien en dire.

Le jardin était de ces mers
Où le soleil vespéral plonge
En laissant aux femmes d'amers
Mais futiles regrets qui rongent
Le plus nécessaire des songes
Lorsque l'abandonne la chair.

Indifférents à leur sillage
Ses yeux voguaient vers l'horizon ;
Sur son visage des sillons
Commençaient à trahir son âge ;
Un amour dédaigné, au fond
De son cœur faisait du tapage.

Pouvais-je ne pas demander
À mon cœur d'ombres habité :
« Que faire, que faire pour elle ?
Que dire pour la consoler,
Sans lui cacher la vérité ? »

La réponse, hélas ! fut cruelle :
« Rien ! il faudrait pouvoir l'aimer. »
Mon âme s'est mise à saigner.

DEUX DAMNÉS

D'entre ses lèvres entrouvertes
Semble s'échapper un soupir :
« Ne suffit-il pas de souffrir
Longtemps, sans murmurer, offertes
Au feu inconnu d'un désir
Viril même près de mourir ?
Faudra-t-il que de souvenirs
D'amour nous demeurions désertes ? »

Des cris de son cœur elle fouille
Le silence des gonds de fer
À moitié rongés par la rouille
Du portail d'un paradis vert
Qu'on ne lui a jamais ouvert, —
Tandis que la mort se dépouille
Lentement de son domino
De carnaval, sans dire un mot.

Éclipse totale de lune !
Ténèbres où l'esprit est pris
D'une tristesse sans lacune !
Le poids d'un chagrin infini
Qui défie le rêve et l'oubli
Accable un homme qui se dit :
« Je ne consolerais pas l'âme
De cette malheureuse femme. »

UNE CLOCHE VIENT DE SONNER

Faut-il penser à ceux qui ne sont plus,
De temps en temps, pour ne pas oublier
Qu'un jour prochain, déguisés ou tout nus,
Nous pourrions, par cette vie reniés ?

C'est vrai que la vie n'est que comédie
Sans queue ni tête, à la fois drôle et sombre,
Bal de mardi-gras, trouble rêverie,
Kaléidoscope et théâtre d'ombres.

Mais que possédons-nous, pour conjurer
Notre peur du néant, sinon la chair
Dont notre squelette est enveloppé
Et qui à la nuit noue des songes clairs ?

Ceux qui ont vécu, comme on dit, naguère
Ou jadis, comme nous eurent des joies
Et des peines variées, sur cette terre ;
Comme eux de la mort nous seront des proies !

Souvenons-nous d'eux, pour nous souvenir
Qu'il faut arracher aux heures qui passent
Le fugitif plaisir, que de la nasse
Du temps nul ne sort, et qu'il faut mourir.

ANNIVERSAIRE D'UN BAL MASQUÉ

Peu jolie, bientôt fanée,
J'ai tenté ma chance au bal,
Et je me suis crue aimée
D'un Pierrot de carnaval.

Par lui bien des fois choisie,
J'ai trouvé peu étonnant
Qu'il achète à la sortie,
Pour moi, un bouquet charmant.

Ce n'était qu'un bouquet d'ombres
Offert par un inconnu.
Qu'importe aujourd'hui qu'il sombre
Dans la nuit d'un cœur déçu !

La girandole de songes
Qu'il fit naître ce jour-là,
Le temps sans pitié la ronge,
Dans mon cœur, comme un vieux rat.

Le mystère de la fête
Mettait un masque aux soucis,
J'étais plus folle que bête,
Je croyais mes deuils finis !

Avec la Mélancolie

Valsait le Grand Méchant Loup
À de neuves rêveries
M'abandonner m'était doux.

La vie paraissait réelle,
C'était il y a longtemps !
Mon cœur, au rêve fidèle,
Pleure un bouquet décevant.

MÉDITATION SUR LA PRÉDESTINATION

À qui, à quoi, me faut-il m'en prendre ?
Il m'a fallu presque toute ma vie
Pour enfin réellement comprendre
L'essence bien cachée de ma folie !

Dans la nuit qui m'enveloppait,
Il me semblait que je voulais
Du seul amour faire ma vie dépendre.
Je n'en ai pas eu, hélas ! le pouvoir !
Mon âme va-t-elle au Shéol descendre
Bientôt dans l'angoisse et le désespoir ?
À qui, à quoi, faut-il que je m'en prenne
Si je dois craindre une éternelle peine ?

C'est, hélas ! dans mon lointain avril
Que j'ai pris le chemin de l'exil.
La vérité désolante
Est que dans mon âme aujourd'hui repentante
Il faisait alors si noir
Que je n'ai pu y apercevoir
Ni les reniements, ni les nostalgies,
Ni les remords, ni l'horreur infinie
D'agoniser seul en tendant mon front,
Sans espoir, à l'amour et au pardon

DANS UNE VILLE DE REFUGE

Une cloche d'ombre annonce en pleurant,
Aux rues et aux jardins, la mort d'un rêve.
Du cœur des orphelins navrés s'élève,
Pauvre prière, un silence tremblant.

Les orphelins, pâles comme des linges,
Exigent de leur cœur la vérité,
Car sur leurs murs la cloche n'a tracé
Qu'un profil d'aube ou de pensive sphinge.

Hélas ! quel deuil peut arracher au cœur
Des pensées qu'à lui-même il dissimule ?
Dans l'âme blessée les archives brûlent
Mais, déguisés, survivent les malheurs.

VISION D'UN TEMPS QUI VIENDRA

Tu seras seule, sans mari,
Sans enfant, tu auras vieilli.

J'aurai été porté en terre
Longtemps avant ces nuits austères ;
Ce sera l'automne, il pleuvra
Souvent, et ton cœur pleurera.

Ce sera un temps de détresse,
Un temps où le destin ne laisse
Rien, sinon les yeux pour pleurer,
Aux veuves qu'il veut éprouver.

De ne pouvoir te consoler,
Inutilement mon cœur saigne
Comme un vieux soleil condamné
Qui pend, tel une triste enseigne,
Au ciel, et qui va se noyer
Dans des ténèbres sans pitié.

Les yeux perdus dans la nuit lente,
Le front appuyé humblement
Contre une vitre ruisselante.
Tu rêveras très longuement
D'être la mère d'un enfant.
Tu berceras une chimère

Dont les caprices te voudront
Plus agile que les rayons
Mutins des lunes de brumaire.

Tu lui feras un manteau bleu
Comme celui qu'à la Madone,
En bien des sens mère de Dieu,
Dans un retable un peintre donne.

COQUELICOTS DE SOLSTICE

L'incendie final va se déclarer
Et ravager le monde ; aucune cloche
Pourtant n'avertit que la fin est proche
Du temps où le cœur peut ne pas pleurer.
Arrive masqué le tragique été,
Rôde la mort au bord des champs de blé.

Tu vois méditer sur leurs ombres grises
Où flotte un peu de rouge imaginaire
Des fleurs navrées d'avoir cessé de plaire
Qui en secret des deuils futurs aiguissent.
Le soleil craint leurs coroles austères
Où si tristement ses rayons se brisent.

Ton cœur blessé pourra chérir ces fleurs
Toute ta vie : qu'a-t-il à craindre d'elles ?
Quelle nostalgie à l'oubli rebelle
Émoussera mieux tes futurs malheurs ?

NOSTALGIE DES COQUELICOTS DE JADIS

Je ferme les yeux et supplie
Mon sang de crier si j'oublie
Ces délicates rouges fleurs,
Uniques taches de couleur
Dans la grisaille de ma vie.

Ô bienfaisante nostalgie,
Ô seule véritable amie
De mon âme que son chagrin
Rend farouche comme Caïn !

HIVER EN MONTAGNE

Oracles pervers des torrents,
Qu'est devenu le silence vivant
Qui inspirait aux lunes malheureuses
Leurs plus émouvantes berceuses ?

La vallée attendait des nuits de compassion,
Et voilà des nuits de colère !
Le soleil a saigné sur les pierres
Que la montagne offrait à sa passion.
Encore naguère
Nous aimions confier nos chagrins
Aux torrents qui ne faisaient pas mystère
De rêver comme nous sans fin.
Aujourd'hui
Le silence est mort
Ou mord
Nos cœurs où grondent les nuits.

Les nuits de pleine lune, en d'autres temps,
Voyaient croyants et mécréants
Se mouvoir sur l'acropole d'Athènes
Sans bruit comme des ombres dans la peine...

Ah ! vaines nostalgies
De l'été de la vie,
Écoutez donc comment

Les vieux torrents savants,
Sans que rien ne les en prie,
Commentent doctement
Les chansons surannées,
Les plaintes éculées,
De nos âmes blessées !
*« Nos rêves sont trop vieux
Pour se prendre au sérieux ! »*

LES MIROIRS

Il n'y a rien, dans aucun miroir,
D'aussi noir
Que le chagrin étouffant de ton cœur
Qui se cherche, et se voit
Enchaîné au malheur ;
Rien d'aussi coupant que tes doigts
Feuilletant tes souvenirs
D'une vie passée à souffrir ;
Rien d'aussi troublant que l'eau qui dort
— L'eau d'un canal, par exemple, ou d'un étang —
D'où te regarde longuement
Joue contre joue avec elle la mort ;
Rien qui puisse autant l'esprit fasciner
Que le sang d'un amour assassiné.

RÉPONSE

Le sang de l'avenir tombe
Goutte à goutte sur le pain
Que tu as mis sur la tombe
Pour les oiseaux qui ont faim.

C'est ici que gît ta mère
Dans un cercueil qui pourrit
Comme elle car tout périt
Dans le ventre de la terre.

Ton deuil n'aura pas de fin ;
Ton lot, c'est la solitude ;
Ta vie n'est qu'un songe vain,
De l'agonie long prélude.

Les oiseaux que tu nourris
Sur cette terre marâtre,
Avec un zèle opiniâtre,
Ne te diront pas merci.

LE LIT DÉSSERTÉ

J'eus la chance inattendue,
Quand la vie m'était maussade,
D'être aimé d'une malade
Aujourd'hui, hélas ! perdue.

C'est elle qui a soigné
Mon rêve à demi conscient
De perdre beaucoup de sang
Sur des chemins détournés.

La pâleur de son visage
Luttait avec ses années.
Son âme s'est envolée, —
Quel oiseau aime sa cage ?

Comme un coucou en avril
Ses yeux avaient appelé,
Mon cœur avait écouté
Et compris : hélas ! l'exil !

Ce passé me semble étrange
Dans l'image d'une vie
Qu'explore la nostalgie
Est-ce que vraiment tout change ?

Mon cœur ne pourra jamais

Se convaincre, j'en suis sûr,
Que dans un monde aussi dur
Il n'ait rien aimé de vrai.

Elle fut nuit qui enfante
Dans la douleur et la joie
Une aurore où se déploie
L'infini qui l'âme tente.

Elle fut celle qui vient
Au nom de l'amour souffrir.
Elle était mon avenir,
La vérité et le bien.

MÉDITATION INTERROMPUE

À la subtile écume de la mer
Veuve aujourd'hui du sable du désert,
Confierai-je un secret de mon enfance,
Plus difficile à garder qu'on ne pense ?
Peut-elle vraiment ressentir l'horreur
D'être orphelin et de renier ses pleurs,
De lier au silence obscur d'une tombe
Le ciel gris et la maigre pluie qui tombe
Sans verser la vie à la moindre fleur ?

Dirai-je adieu aux rêves rédempteurs ?
La mer enfante une écume qui meurt
Sans reprocher les chagrins de sa vie
Si brève à sa mère, et pour elle prie.
Fille de la mer, es-tu mon amie ?
Te confierai-je une pensée qui court
Avec mon sang, nourrit mes nostalgies,
Contre laquelle il n'est pas de recours ?

Ma méditation est pauvre en images ;
Pourquoi, dis, mon cœur, cette pauvreté
D'un nouvel effort pour te libérer ?
L'écume abandonnée sur le rivage
N'est-elle pas l'amie des cœurs souffrants,
Des orphelins, des femmes sans enfant,
Des pèlerins cherchant leur Terre Sainte,

Des poètes las de leurs vaines plaintes,
Des amants séparés, des mécréants,
Qui n'ont personne à aimer librement ?

LA MORT ET LE POÈTE

Les déguisements de la Dame
Sont si nombreux, si ingénieux,
Que les poètes amoureux
Qui croient imprudemment leurs yeux
Exposent leur cœur à sa lame
Dissimulée sous son manteau
Qui évoque des jardins clos
Les fleurs, ou les changeantes eaux
De la mer, séductrice infâme.

Toujours grand ouvert les attend
Le lit blanc de la nuit des noces ;
Venus à pied ou en carrosse,
Après une lutte féroce
Ils laisseront aux draps leur sang.

D'un bout de cette terre à l'autre
La Dame aguiche les esprits,
Et quand dans un rêve ils sont pris
Ils sont condamnés au ciel gris
D'un Christ renié par les apôtres.

« Il y a poète et poète »,
Diras-tu, de mauvaise foi.
C'est vrai et faux, et quand le choix
Est à faire une seule fois,

Le cœur le plus méfiant s'entête.
Même si l'ombre de sa croix
Derrière la Dame se voit,
Du philtre le poète boit
Sa part sans que rien ne l'arrête.

RÊVE

Je te reconnais, mort, malgré ton masque.
La solitude, il est vrai, sur mes yeux
A mis une taie, mais la nuit fantasque
M'a révélé plus d'un secret du feu.

N'approche pas, tu fais peur à mon âme.
Je ne veux pas monter sur le bûcher,
Même s'il faut, pour renaître des flammes,
Ignoble putain, avec toi coucher.

Il faut souffrir, je le sais, c'est la vie,
À rien ne sert de faire le malin.
Mon âme faible accepte une agonie
Pénible pourvu qu'elle soit sans fin !

Mon âme a le choix : la banale route
Ou le pari audacieux du phénix ;
Laisse-la seule, ô mort, elle redoute
Trop d'affronter sans profit le grand X.

DERRIÈRE LES VOLETS

D'un ciel désolant de décembre,
Que peut attendre un cœur qui guette
Dans le silence d'une chambre
Le cri d'un deuil changé en fête ?

Qu'importe qu'entre par des fentes
Oubliées la neige indiscreète ?
Sous notre chair si exigeante
Que se cache-t-il ? un squelette !

Le vent n'est-il pas le complice
Subtil des nostalgies secrètes
Qui, tels les fantômes, se glissent
Dans la nuit des âmes inquiètes ?

DIALOGUE IMPOSSIBLE

Fantôme qui dans mon cœur
Frappes soixante (à peu près)
Coups par minute de malheur
Et jamais ne m'apparais,

Je me demande à quoi me servirait
Ce que je te dirais,
Et je ne le saurai jamais,

Car je ne te dirai pas,
Puisque tu n'es pas là,
Ce que mon cœur jamais las
D'attendre attendra
Jusqu'au trépas.

EN HAUTE MER À MINUIT

J'ai entassé faute sur faute,
Je me suis bercé d'illusions,
Assez de tergiversations !
La lune rit ? tant pis ! je saute,
Je n'aurai pas d'autre occasion
D'être d'une sirène l'hôte.

LA JOIE DE VIVRE

La joie de vivre ? vraiment ?
C'est au sinistre roman
D'Émile Zola que pense,
Voyant s'approcher le temps
De la fin de ses souffrances,
Le malade, amèrement.
Amèrement, car la vie,
En fin de compte, défie
Sa misérable ironie.

Qui ne comprend qu'inconsciemment — ou non —
Le romancier illustre à sa façon
La fable « La mort et le bûcheron » ?
Quand s'apprête à gagner au jeu de l'oie
La mort, simplement vivre est une joie !

LA FACE VISIBLE DE LA LUNE

La vie et la mort ?
Souffrance et remords
Dans ce monde-ci,
Et dans l'autre aussi.

L'oubli, le néant ?
Espoirs d'un moment !

L'amour rédempteur ?
Illusion du cœur !

Et Dieu ? et Satan ?
Ah ! oui, parlons-en !

RÉVÉLATION D'UN REGARD EN ARRIÈRE

Le spectacle donné par mes folies
N'est en rien de nature à m'amuser :
Il me fait constater qu'en étranger,
Longtemps, hélas ! j'ai habité ma vie.

Rêvant de la Saintonge et de Paris
Autant que du Frioul et de Venise,
Sur l'amour lointain j'ai risqué mes mises, —
J'ai tout perdu ! qui en serait surpris ?

Bien que sans talent pour jouer les rôles
De Quasimodo et de Triboulet,
Simple comparse et modérément laid,
Je me croyais tragédien ! est-ce drôle ?

C'est tard, hélas ! que j'ai pris au sérieux
Le fameux sarcasme amer du prophète ;
Mon cœur d'insensé n'est pas à la fête
En le comprenant, aujourd'hui, si vieux !

L'OMBRE D'UNE BIFURCATION

C'est seulement dans les bras d'une morte
Que tu trouveras l'oubli de la mort.
Ce paradis n'a qu'une étroite porte,
Pour se faire ouvrir, il faut frapper fort.

Ne le sentais-tu pas lorsque ton âme
Séparait à tâtons le bien du mal
Et s'imaginait seule avec l'infâme
Tentation de suivre un chemin fatal ?

Ne sens-tu pas que goutte à goutte tombe
Dans ton cœur le venin de l'abandon
D'un amour qui devait défier la tombe
Et t'ouvrir un chemin de rédemption ?

Pourtant une autre vie était possible,
Où tu aurais arraché à l'exil
Une vivante, où le masque terrible
De la mort n'était que neige en avril !

SOUFFRANCE DE L'ÂME

Sur l'arc de Titus est resté,
Tandis que mon corps se délabre,
Dans la pierre dure sculpté,
Du Temple le grand candélabre,
Symbole de l'éternité.

Le Temple fut réduit en cendres, —
Mille ans debout au même lieu !
Douloureuse, mais sans comprendre
De quelle manière œuvre Dieu,
Mon âme au Shéol va descendre.

Viendras-tu à temps me bercer,
Infirmière à mon cœur promise
Tant de fois par mon cœur blessé, —
Ou faudra-t-il que j'agonise
Seul, inconsolé, angoissé ?

La chair et les fleurs sont flétries
Avant que l'âme ait eu le temps
De coudre pour ses nostalgies
Des linceuls d'oubli bleus et blancs,
Pour son passage à l'autre vie.

Qu'importe le bois du cercueil,
Cèdre ou sapin ! L'âme immortelle

S'en va consolée de ses deuils
Si est venue dire adieu celle
Qu'elle aimait, sur le dernier seuil.

Même consolée, l'âme seule
Dans l'au-delà souffre d'un mal
Si dur que du néant la gueule
Semble masque de carnaval,
Auprès de lui : l'incertitude ! —
Qui sait si la fidélité
Saura vaincre la solitude,
Demain, et pour l'éternité ?

DEUX DESTINÉES

Tu pries. Des chœurs de vagues se lamentent,
J'entends gémir les mers que tu aimais.
Ton corps pourrit, mais tu pries, je le sais
Car de mon cœur tu n'es jamais absente.

Nous cherchâmes jadis à partager
Un oubli généreux comme la neige.
C'était possible en ces temps étrangers
Aux douloureux reniements sacrilèges.

Nous prîmes l'un et l'autre aveuglement
D'obscurs chemins de lamentables chutes.
Avons-nous cru que le renoncement
Nous serait moins dur que de longues luttes ?

J'ai vu trop tard qu'à trop longtemps mentir
On va trop loin sur une route noire
Où il devient difficile de croire
Bien probable un pardon de l'avenir.

Je vieillis en exil, et tu es morte.
L'impitoyable vent d'un morne hiver
Loin l'un de l'autre aujourd'hui nous emporte,
Toi dans l'au-delà, moi dans mon désert.

De ce rivage à l'au-delà se dresse

Une échelle où vont et viennent nos pleurs.
Tu pries. Et la rédemptrice tristesse
Aide mon cœur à se vouloir meilleur.

HALTE SANS DOUÛTE STÉRILE

Cette halte met à dure épreuve,
Conviens-en, nos âmes déjà veuves
De rêves sans ombre et sans reflet
Qu'avaient reniés les nuits qui s'abreuvent
De larmes, de joie et de sang frais.

Nos âmes cherchaient des routes neuves.
Méprisants sont restés les remous
Des mêmes eaux du même vieux fleuve.
Nos âmes crient. Repartirons-nous
Sans rien voir des signes et des preuves
De l'extravagant passeur barbu,
En empruntant des chemins fourchus ?

CAUCHEMAR

Notre lutte n'est pas avec l'ange,
Mais avec la nuit,
Dans notre cœur et autour de lui.
Jusqu'à l'âme dans la fange,
Nous luttons, notre bonheur détruit,
Angoissés par le sifflement
Et les ricanements cyniques,
Triomphants, sans réplique,
D'un amour mordu par le serpent
Du nihilisme et se changeant
En néant.

La lutte est sans fin et sans gloire.
Nous ne pourrons jamais, si acharnés
Que nous restions, nous écrier :
« Ô mort, où sera ta victoire ? »

REMARQUE SUR UN PORTRAIT DE JANE GREY

On voit dans ses yeux les soucis
D'une jeune femme rêveuse
À l'âme douce et généreuse.
La Bible qu'elle tient nous dit
Qu'elle était protestante et pieuse.

L'ombre des Tables de la Loi
Baigne tendrement son visage ;
Qui pourrait dire qu'elle croit
Tièdement au divin message ?

D'être bientôt mère d'un roi,
Bien que fort jeune, elle avait l'âge.

Avait-elle vraiment régné
Sur autre chose que ses rêves
Lorsque le juge a fait entrer
Tragiquement sa vie si brève
Dans les rêves d'un peuple entier ?

Allez savoir... On en discute
Après des siècles vainement ;
De l'ange avec Jacob la lutte
Est un mystère moins troublant ;
Le cœur et la raison réfutent
Sans peine tous les arguments

Des historiens les plus savants,
Mais chose qui vient de la flûte
S'en va par le tambour, souvent.

MURMURÉ, OU CRIÉ, PEU IMPORTE

Est-ce mon âme, est-ce mon corps,
Ce fantôme qui frappe aux portes
Muettes de cette rue morte
Où la neige récente dort ?

— D'un jeu pervers mon âme est lasse :
Le malheur toujours gagne, hélas !
C'est toujours lui qui tire l'as.
N'es-tu qu'ombre sourde qui passe ?

Ne peux-tu entendre la voix
Qui gémit dans cette rue noire ?
Ou n'as-tu pas besoin de croire
Que mon âme a besoin de toi ?

Mes lèvres brûlent de te dire
Combien sans toi j'ai pu souffrir.
Aide-moi à ne pas mourir
Sans avoir baisé ton sourire !

L'HOMME ET LES QUATRE ÉLÉMENTS

Lorsque la mort, presque aussi vieille que Dieu,
Aura fait son travail de son mieux,
Qui sait si le feu se réjouira
De partager ce qu'il restera
De moi, créature éphémère,
Avec l'air, l'eau et la terre ?
Car les âmes des éléments
Ne sont certes pas de moins grands
Et moins fascinants mystères
Que les âmes des animaux
(Du genre homo)
Congénitalement tristes
Que théologiens et naturalistes
Ne comprennent pas trop.

DE FLAMME ET DE NEIGE

Tome 1

Cloches vivantes	9
Pierrot et son rôle	10
Un matin de février	11
Dédicace	12
Vocation	13
Une lampe	14
Avec une ombre de doute	16
L'art et la réalité	17
Recette	18
Art poétique	19
La malchance	20
Építaphe pour le tombeau d'Orphée	21
Adieu	22
Nouvelle vieille chanson	23
Berceuse un peu boiteuse	24
Sérénade	25
Coquelicots	26
Chanson de guetteur	27
Chanson philosophique	28
Double allégorie	29
Proverbe florentin	30
Nature morte	31
Chanson pour se faire prendre en pitié sans risque	32
Chanson sans raison	33
L'amour heureux	34
Dernière chanson d'amants réalistes	35
Trois fois hélas !	36
L'origine de l'incrédulité	37
Exercice	38
En hiver, apparences	39
La statue de Valentine Visconti	40

Soir ordinaire	42
Souvenir d'un jour d'hiver	44
Neige de nuit	45
Demain	46
Préambule	49
Jeu de hasard	50
Pour dénouer un silence stérile	51
Explication	52
Roue et sable	53
Une vision	54
La face inconnue d'un retour	56
À celle qui doit venir	57
Chemin montant	58
Blessé inguérissable	60
Un avenir	61
Avant qu'il soit trop tard	62
Peut-être la dernière étape	64
Celle qui écoute	65
Veillée d'hiver	66
Explication	68
Fin de trêve	69
Un homme, une femme, en Catalogne	70
Méditation sur l'art d'attendre	72
À celle qui est venue	74
Odile	75
Une voie	76
Ombre d'un serpent	77
Commencement	78
L'erreur	79
Jeu obscur	80
Chanson d'automne	81
Larmes	82
Le cœur soupçonné	84
La fin d'un jour	86

La mort des amants	87
Nouvelle donne	88
Même si l'horizon est caché par la brume	90
Sur le seuil	93
Soledad dans le train	94
Oracle du jardin	95
Une vieille fille	96
Deux damnés	98
Une cloche vient de sonner	99
Anniversaire d'un bal masqué	100
Méditation sur la prédestination	102
Dans une ville de refuge	103
Vision d'un temps qui viendra	104
Coquelicots de solstice	106
Nostalgie des coquelicots de jadis	107
Hiver en montagne	108
Les miroirs	110
Réponse	111
Le lit déserté	112
Méditation interrompue	114
La mort et le poète	116
Rêve	118
Derrière les volets	119
Dialogue impossible	120
En haute mer à minuit	121
La joie de vivre	122
La face visible de la lune	123
Révélation d'un regard en arrière	124
L'ombre d'une bifurcation	125
Souffrance de l'âme	126
Deux destinées	128
Halte sans doute stérile	130
Cauchemar	131
Remarque sur un portrait de Jane Grey	132

Murmuré, ou crié, peu importe
L'homme et les quatre éléments

134
135

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 1er trimestre 2013

Imprimé en France